

# INSCRIPTION NABATÉO-ARABE

## D'EN-NEMÂRA

---

La vaste steppe du désert de Syrie se raccorde aux terres fertiles de l'ouest par l'intermédiaire d'une région d'origine éruptive. Les volcans éteints, coulées de lave, dépôts de scories, sont particulièrement nombreux à l'est et au sud-est de Damas. Le Djebel ed-Drûz ou Djebel Haurân est le produit de soulèvements volcaniques. Plus à l'est, en plein désert, on désigne sous le nom de Şafâ un groupe de volcans des plus remarquables qui a couvert de déjections la steppe environnante formant ainsi le Harra, où les blocs basaltiques d'un brun sombre alternent avec les nappes pierreuses noires.

Des tribus d'Arabes pasteurs, les 'Arab eş-Şafâ, campent l'hiver dans le Harra et mènent en été leurs troupeaux dans le Djebel ed-Drûz. Au début de notre ère les semi-sédentaires de cette région ont couvert de graffites, en un dialecte arabe dit safâïtique, les blocs erratiques du désert El-Harra. Lors de la domination romaine, une série de fortins engloba dans la province d'Arabie la meilleure partie du Harra, celle où l'on rencontre des points d'eau. Dans sa magistrale étude des monuments antiques de la Syrie Centrale, M. de Vogüé a donné la description des ruines romaines du Harra<sup>1</sup>. Le poste d'En-Nemâra, un des plus importants, se dresse sur un monticule dans le Wâdî ech-Châm au point où celui-ci reçoit le Wâdî es-Saout.

Dans ce wâdî secondaire, à un kilomètre environ au sud-est

1. De Vogüé, *Syrie Centrale, Architecture civile et religieuse*, p. 68-71.

d'En-Nemâra, nous avons copié et estampé l'inscription reproduite ci-après<sup>1</sup>. Elle est gravée sur un linteau de basalte tombé d'un édifice rectangulaire de 3<sup>m</sup>,30 × 4<sup>m</sup>,40, ancien tombeau complètement ruiné. De la décoration très simple nous n'avons à signaler que les chapiteaux d'angle sur plan carré : ils portent des pampres grossièrement traités. Le linteau qui surmontait la porte ouvrant à l'est, mesure 1<sup>m</sup>,73 × 0<sup>m</sup>,45 sur 0<sup>m</sup>,40 d'épaisseur. L'inscription court en cinq lignes dans un champ de 1<sup>m</sup>,16 × 0<sup>m</sup>,33, limité par un cartouche à queues d'aronde.

L'écriture se rattache étroitement à l'alphabet nabatéen avec abus de ligatures. La présence de mots tels que *néfêch*, tombeau, *bar*, fils, confirmait la nature araméenne du texte. Toutefois, l'ensemble résistait au déchiffrement par le lexique araméen. Quelques noms propres tels que 'Amr ou Ma'add, ainsi que la date : « an'223, septième jour de kesloûl » pouvaient seuls être détachés. L'estampage confié à la commission du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* vint entre les mains de M. Clermont-Ganneau qui, sous l'écriture araméenne et en dépit de certains vocables nettement araméens, découvrit que la langue employée était l'arabe. A l'appui de son diagnostic, le savant professeur du Collège de France relevait l'emploi d'un pluriel brisé tel que *mouloûk* et cette phrase si nettement arabe de forme et d'esprit :

قَلَمٌ يَبْلُغُ مَلِكٌ مَبْلُغُهُ

M. Clermont-Ganneau a bien voulu nous faire profiter de ses conjectures auxquelles nous avons peu à ajouter.

Notons que l'inscription est assez bien conservée. Les difficultés de lecture proviennent beaucoup moins de l'usure de la pierre que des trous dont est criblée la surface du basalte. Nous donnons un fac-similé de notre copie que la position du linteau nous a contraint d'exécuter à l'envers, et un fac-similé dessiné d'après l'estampage.

1. Nous avons déjà signalé cette inscription dans notre rapport de mission, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1902, I, p. 259 et s.

Handwritten Nabateo-Arabic script in five lines, enclosed in a dashed rectangular border. The characters are dark and somewhat irregular, representing a copy of the original inscription.

Fig. 1. — Fac-similé de la copie.

Facsimile of the original inscription, showing the texture and shading of the stone surface. The characters are lighter and more uniform in appearance than in the copy.

Fig. 2. — Fac-similé de l'estampage.

1. תי נפש מראלקיש בר עמרו מלך אלערב כלה דו אשר  
אלתג

2. ומלך אלשדין ונזרו ומלזכהם והרב מהגו עכרי וגא

3. בזגי (?) פי חבג נגרון מדינת שמר ומלך מעדו ובין בניה

4. אלשעוב וזכלהן פרשו לרום פלם יבלע מלך מבלעה

5. עכרי הלך שנת 223 יום 7 בכשלוול בלשעד [דו] ולדה

1. تى نفس امرء القيس بر عمرو ملك العرب كله ذو أسر التاج

2. وملك الاسدين وتزارو وملوكهم وهرب محجو عكري وجاء

3. بزجاي فى حبج نجران مدينت شمرو وملك معدو وبين بنيه

4. الشعوب ووكلهن فارسو لروم فلم يبلغ ملك مبلغه

5. عكري هلك سنت 223 يوم 7 بكسلول بالسعد ذو ولده

1. « Ceci est le tombeau d'Imrou'lqais fils de 'Amr, roi de tous les Arabes, celui qui ceignit le diadème,
2. « qui soumit (les tribus d') 'Asad et (de) Nizâr et leurs rois, qui dispersa M-H-DJ à jamais (?), qui apporta
3. « le succès (?) au siège de Nedjrân, ville de Chammar, qui soumit (la tribu de) Ma'add, qui répartit entre ses fils
4. « les tribus et plaça celles-ci comme corps de cavalerie au service des Romains. Aucun roi n'a atteint sa gloire,
5. « jamais ! Il est mort l'an 223, le septième jour de kesloûl. Heureux soit celui qui l'a engendré ! »

*Ligne 1.* *تى* est donné par les grammairiens arabes pour une des formes féminines du pronom démonstratif *ذا*, équivalant à *ذى* et à *تا*. Cette dernière forme est citée comme employée par la tribu arabe de *Ṭayy* dans le sens de *هذه*<sup>1</sup>. Il se peut que le *تى* de notre inscription soit identique au *تا* de *Ṭayy*, puisque dans cette tribu on signale la substitution fréquente de l'*alif* au *yâ*<sup>2</sup>. Il faut sans doute différencier de *تا* employé par la tribu de *Ṭayy* pour *هذه*, le *تا* employé pour le masculin *هذا* dans certains dialectes<sup>3</sup>; ce dernier doit être la forme masculine primitive à laquelle correspondait le féminin *تى* par analogie avec *ذا* et *ذى*. Dans l'arabe classique la forme féminine *تى* se conserve en composition dans *هاتى*, *تيك*, *تلك* pour *تيك*, etc.

• Le féminin est commandé par *נפש*, en nabatéen : ... *נפש*. Ce mot est proprement nabatéen; les lexiques arabes ne l'enregistrent pas avec le sens de « tombeau ». Si on le rencontre en lihyanique<sup>4</sup> et en sabéen, il ne faut y voir probablement qu'une influence araméenne.

1. Freytag, *Einleitung in das Studium der arab. Sprache*, p. 100.
2. *Ibidem*, p. 99.
3. Lane, *An Arabic-English Lexikon*, s. v.
4. D.-H. Müller, *Epigraph. Denkmäler aus Arabien*, 14, 5 et 27, 2.

מראלקיש a été déchiffré par M. Clermont-Ganneau et lu par lui : امرء القيس. Il retrouve ce même nom dans la trilingue de Zebed<sup>1</sup>. Dans les deux cas l'élif wesla initial — que suppose la transcription grecque Ἀμόρκεσος dont nous parlerons plus loin — n'est pas écrit, parce que le mot est lié au précédent par l'état construit. Nous n'avons pu identifier ce personnage; nous y reviendrons à propos de la date.

L'emploi de בר comme terme de filiation dans cette inscription arabe confirme de façon irréfutable la remarque d'Halévy sur la bilingue de Harrân<sup>2</sup> et la lecture de Sachau dans la trilingue de Zebed<sup>3</sup>.

Le nom propre עמרו a conservé cette orthographe nabatéenne dans l'arabe classique.

מלך אלערב כלה offre quelque incertitude en ce qui concerne le dernier mot. La correction exigerait כלהם; mais le hé peut représenter le suffixe féminin troisième personne. Le kâf de ce dernier mot est très douteux; on pourrait admettre כ ou כּ. Peut-être ce mot cache-t-il le nom de la tribu dont Imrou'lqais était le chef avant d'avoir étendu son pouvoir sur les tribus rivales.

Le titre de *malik* est un titre arabe que les chefs de certaines grandes tribus (Lakhmides, Ghassanides, Kindites, Liḥyanites, Asadites, Nizârites) se sont attribué. Il n'y a aucun rapport à établir entre ce titre arabe et les titres φύλαρχος, ἐθνάρχης ou στρατηγός donnés par les Romains aux chefs de tribu<sup>4</sup>. Chaque tribu devait

1. Sachau, *Monatsber. d. Kön. Akad. der Wissensch. zu Berlin*, 1881, p. 184 et *ZDMG.*, 1882, p. 348 lit : « Mârâ der Presbyter ». Il est certain, M. Sachau le dit expressément, que la place manque pour restituer القيس. M. Clermont-Ganneau suppose القيس.

2. J. Halévy, *Mélanges d'épigr. et d'arch. sémitiques*, p. 120, note.

3. Sachau, *op. cit.*, p. 183-4.

4. Nöldeke, *Die Ghassanischen Fürsten*, p. 12 et s. a discuté la valeur de ce titre; cf. aussi G. Rothstein, *Die Dynastie der Lahmiden in al-Hîra*, p. 128. La preuve que φύλαρχος par exemple, ne correspond pas à malik, est donnée par la bilingue de Harrân. Dans la partie grecque, Charahîl a le titre de phylarque et aucun titre dans la partie arabe.

avoir son stratège, son ethnarque ou son phylarque, qui n'était pas nécessairement un *malik*<sup>1</sup>.

דואשראלתג pourrait précisément cacher une transcription plus ou moins déformée du verbe στρατηγῶ, si toutefois on renonçait au lamed qui n'est pas certain. La lecture ذو أسر التاج « celui qui a lié le diadème » est plus probable; on peut comparer l'expression : عقد على رأسه تاجاً :

L'emploi de ذو pour الذى n'est pas inconnu des lexiques arabes. Les grammairiens le signalent comme une particularité de la tribu de Tayy<sup>2</sup>. Plus inattendu est le mot persan *tâdj*, couronne, diadème. Il faut cependant remarquer que le costume d'apparat des chefs nomades avait certainement fait des emprunts au costume perse. C'est le costume perse que portent souvent les Arabes palmyréniens sur les bas-reliefs. Encore au temps du prophète Moḥammed, le roi Oukaidir de Doûmat al-Djandal revêtait un *Qabâ'*, c'est-à-dire un vêtement persan en brocart d'or<sup>3</sup>. Le diadème, *tâdj* ou *tâgâ*, était donné par le suzerain perse ou romain au stratège indigène en récompense de services signalés. Les Perses décoraient ainsi tel roi de Hîra et les Romains, les imitant, donnaient le *tâdj* aux princes Ghassanides qui se distinguaient. Le personnage prenait souvent le titre de ذو التاج « le couronné »<sup>4</sup>. Sur les plus anciennes monnaies nabatéennes, les rois nabatéens portent le *tâdj*. Plus tard leur manie d'imiter

1. Ainsi nous verrons Imrou'lqais donner à ses fils le commandement des tribus. Cf. Wadd. 2236 où Ὀδαίναθος Σαουάδου c'est-à-dire ابن سواد était stratège de la tribu safaitique des Ἀουσιδηγῶν, les بنو عويد. Parfois le titre est στρατηγὸς νομάδων comme dans Wadd. 2112 (sous Agrippa II) ou ἐθνάρχης, στρατηγὸς νομάδων Wadd. 2196 (sous Hadrien, comprendre : Ἀδριανὸς ὁ καὶ Σοαῖδος Μαλέχου, سعيد بن مالك — et non Σοαῖδος Μάλεχος comme le dit par méprise Waddington). Nous avons relevé, *Voyage arch. au Safâ et dans le Djebel ed-Drûz*, p. 147, le titre de στατηγὸς παρεμβολῶν νομάδων.

2. Freytag, *Einleitung*, p. 100.

3. Yâqoût, *Mou'djam*, II, p. 626; cf. Dozy, *Vêtements*, p. 352 et s.

4. G. Rothstein, *Die Dyn. der Lahmidien*, p. 128-9 avec la bibliographie.

Rome, le philhellénisme qu'ils aimaient à étaler, les conduisit à changer le diadème en une couronne de lauriers<sup>1</sup>. Mais les Arabes restés nomades conservèrent certainement au *tâdj* sa forme primitive<sup>2</sup>.

*Ligne 2.* אלאשדון. Les Arabes disent par exemple بنو صخر en moderne : les Beni-Şakhr ou bien : الصخور les Şoukhoûr<sup>3</sup>. Nous avons ici mention des Banoû-'Asad, probablement la tribu arabe de 'Asad ibn Rabî'at al-Faras ibn Nizâr ibn Ma'add ibn 'Adnân. La tribu des Asadites figure dans les textes épigraphiques de l'Arabie méridionale<sup>4</sup>.

נזרו s'identifie avec la tribu de Nizâr fils de Ma'add<sup>5</sup>.

מלוכה pluriel brisé de *malik*, roi. Les tribus de 'Asad et de Nizâr avaient chacune à leur tête un malik. Imrou'lqais ne mit pas fin aux titres princiers dans ces tribus, car jusqu'à l'époque musulmane certains descendants d'Asad portaient le titre de *malik*<sup>6</sup>.

והרב מהגו עכרי. Cette phrase offre des difficultés de lecture. Le ה du second mot n'est pas certain sur l'estampage et moins encore sur la copie. Quant à עכרי, non seulement le rech peut-être un dalet, mais le kâf peut être dalet ou rech posé sur la ligature. Ce mot se retrouve au début de la ligne 5. Quelle que soit la racine à laquelle on le rattache, עכר ou עדד, ce mot paraît faire fonction d'adverbe, quelque chose comme le moderne *abadan*.

1. De Vogüé, *Mélanges d'archéol. orient.*, pl. XII; Mordtmann, *ZDMG.*, t. 35 (1881), p. 503.

2. Le *tâdj* s'adaptait particulièrement à leur coiffure qui se composait d'un large mouchoir plié, posé sur la tête et la nuque (l'ancien خمار, le moderne كَفِيَّة) et maintenu par un cordon plus ou moins épais en poil de chameau ceignant la tête comme un diadème (l'ancien عمامة, le moderne عقال, prononcez : 'agâl). La tradition rapportée par le *Tâdj el-'Arouûs* et souvent citée : العمامة تيجان العرب, compare le *tâdj* ou diadème à l'agâl.

3. Jaussen, *Revue Biblique*, 1902, p. 421.

4. *C. I. S.*, IV, 84, 4; 287, 1; 294, 1.

5. Maş'ouûdi, *Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, III, p. 227 et s.

6. Hartwig Derenbourg, *Vie d'Ousâma ibn Mounkidh*, p. 584, n. 1.

בחהגו doit être un nom de tribu. Si, comme le texte le dit, Imrou'lqais a complètement dispersé cette tribu, il n'est pas surprenant que la tradition arabe ne la mentionne pas<sup>1</sup>.

*Ligne 3.* בגי est de lecture douteuse. La troisième lettre offre un complexe où l'on est par moment tenté de voir un samek; mais le samek n'est pas employé dans cette écriture. La restitution بزجاي pour بزجاء est présentée sous réserves. Le sens est : qui a réussi dans le siège de Nedjrân.

נגון מדינת שמר s'identifie facilement avec Nedjrân d'Arabie, ville célèbre par la mise à mort d'un grand nombre de chrétiens sur l'ordre du roi juif Dhoû-Nowâs, en 525 de notre ère<sup>2</sup>, deux siècles environ après notre inscription. Nedjrân est connue aussi pour un des buts de l'expédition d'Aelius Gallus en 24 avant notre ère<sup>3</sup>. Il semble donc, puisqu'Imrou'lqais était le vassal des Romains, que ceux-ci n'aient pas perdu de vue les affaires d'Arabie.

Notre texte qualifie Nedjrân : ville de Chammar. Le Djebel Chammar et la tribu de ce nom occupent une région trop septentrionale. Mais les légendes arabes conservent le souvenir d'un Chammar fondateur de la ville de Thafâr et d'un Chammar You-r'ich, célèbre conquérant<sup>4</sup>. Les découvertes épigraphiques dans

1. Cf. בחהגו ap. Littmann, *Zur Entzifferung der Safâ-Inschrift.*, p. 65.

2. Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, I, p. 120-135; W. Fell, *Die Christenverfolgung in Südarabien* ds. *ZDMG.*, t. 35 (1881), p. 1-74. J. Halévy, *Examen critique des sources relatives à la persécution des Chrétiens de Nedjrân*, ds. *Rev. des Études Juives*, 1889, II, p. 16-42 et 161-178, s'efforce de démontrer que ce massacre mémorable qui décida l'intervention du roi d'Abyssinie et précipita la chute de Dhoû-Nowâs, doit être imputé à des querelles entre sectes chrétiennes. Dans *Qoran*, sourate LXXXV, Mohammed ne vise pas le massacre de Nedjrân, mais plutôt l'histoire de Daniel; cf. Loth, *Tabari's Korancommentar*, ds. *ZDMG.*, t. 35, p. 610-622. Nedjrân est aussi le nom du district dépendant de la ville. Ce nom apparaît comme tel dans une inscription sabéenne du Cabinet des médailles; cf. Hartwig Derenbourg, *Les Mon. sabéens et himyarites de la Biblioth. Nationale*, p. 16-18.

3. Strabon, 16, p. 781 et 782 : Νέγραινα.

4. Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, I, p. 80-82; A. von Kremer, *Ueber die südarabische Sage*, p. 68-69.



l'Arabie méridionale ont établi que ce dernier personnage était roi de Saba et de Raidan. Son père Yâsir Youn'im est mentionné dans un texte daté de l'an 385, c'est-à-dire, selon J. Halévy et Fell, de 270 après J.-C.<sup>1</sup>. Il est très vraisemblable que le Chammar cité dans notre texte de 328 après J.-C., n'est autre que Chammar Your'ich. L'époque à laquelle se donnait carrière l'activité d'Imrou'lqais fils de 'Amr marque la fin de l'hégémonie des royaumes de l'Arabie méridionale sur les tribus de l'Arabie septentrionale et du désert syrien. Ces tribus dépendront dorénavant des grands empires perse ou romain par l'intermédiaire des Lakhmides d'al-Hîra et des Ghassanides de Syrie. A ce point de vue, il se peut que les succès d'Imrou'lqais aient eu une réelle importance.

במעדי, Ma'add est un nom connu de tribu, appartenant au même groupe que 'Asad et Nizâr. Ma'add ibn 'Adnân, devenu un personnage fabuleux, était considéré à l'époque islamique comme ayant vécu au temps de Nabuchodonosor<sup>2</sup>. La filiation établie entre ces diverses tribus et rapportée par les auteurs arabes, procède du même esprit que le tableau ethnographique qui constitue le x<sup>e</sup> chapitre de la Genèse.

Lignes 3-4. <sup>ו</sup>בין <sup>ב</sup>בניה אלשעוב. On pourrait comprendre : <sup>و</sup>بَيْن <sup>و</sup>بَيْن; mais l'allure générale de la phrase exige un verbe au parfait. Nous proposons <sup>و</sup>بَيْن « diviser, distribuer » construit avec deux accusatifs. On remarquera sur le fac-similé de l'estampage que le *bet* initial du second mot n'est pas certain; on pourrait lire *yod*.

الشعوب nous fournit un second exemple de pluriel brisé. Ce mot désigne la plus grande division de la tribu et ici — comme en sabéen — les tribus elles-mêmes qu'Imrou'lqais avait réunies

1. CIS., IV, 46.

2. Aboulféda, *Hist. anteislam.*, éd. Fleischer, p. 72; Caussin de Perceval, *Essai*, p. 181 et s.

sous son autorité et dont il confia le commandement à ses fils.

*Ligne 4.* וּכְלֵהָן. La lecture matérielle de ce complexe nous paraît certaine. Le texte continue la mention des mesures administratives prises par Imrou'lqais. En bon vassal qui méritait le *tâdj*, Imrou'lqais fit passer au service des empereurs romains les tribus nomades qu'il avait soumises.

פּרְשׁוּ apparaît comme un nom propre avec la terminaison nabatéenne en waw. Il semble toutefois que l'on doive écarter la mention des Perses. Ce mot pourrait être l'arabe فارس, cavalier. On pourrait supposer encore que פּרְשׁוּ est un terme araméo-nabatéen se rattachant à la racine פּרַשׁ « séparer, diviser » et ayant le sens technique de « corps de troupe », probablement « corps de cavalerie »; cf. le sens militaire de « division ». Dans les deux cas le terme paraît correspondre à *vexillatio*.

לְרוּם. Le verbe *wakkala* se construit avec *bi*; mais la pierre porte un lamed certain.

*Ligne 5.* עַדְדִי ou עַכְרִי, cf. plus haut ligne 2.

הֵלֵךְ n'est pas toujours employé en arabe avec un sens péjoratif<sup>1</sup>.

כְּשֻׁלֹּל est le nom araméen du mois correspondant à décembre. Les exemples fournis par les inscriptions araméennes sont orthographiés כְּסֻלֹּל ou כְּסֻלֹּ ; cf. Lidzbarski, *Handbuch*.

La date de la mort d'Imrou'lqais est donc exactement fixée au 7 décembre 223 de l'ère de Bostra ou 328 de notre ère. Les sources arabes ne fournissent aucun renseignement sérieux sur cette époque. Nous n'avons rien trouvé chez les historiens occidentaux qui pût être rapporté à notre personnage.

Un roi Ἀμόργεσος est cité à une date trop tardive : 473 de notre ère<sup>2</sup>. Un autre chef du nom de Κάισος commandait sous Justi-

1. Ainsi Maş'ouđi, *Prairies d'Or*, éd. Barbier de Meynard, III, p. 199, emploie ce verbe en parlant d'un roi de Hira.

2. Malchus Philadelph. *ap.* Müller, *Fragm. Hist. graec.*, IV, p. 112.

nien aux tribus arabes de Kinda et de Ma'add, aux *Χινδηγοί* et aux *Μααδηγοί*<sup>1</sup>. *Κάισος* pourrait être un descendant de notre Imrou'lqais; un de ses frères porte le nom de "Αμρός, עמר. Le rapprochement serait plus probant si l'on retrouvait dans le texte d'En-Nemâra le nom de la tribu de Kinda, si par exemple on pouvait lire à la première ligne : *malik al-'Arab Kinda*. Ni l'estampage, ni la copie ne sont favorables à cette lecture.

בלשעד דו ולדה. On aurait dans le premier terme un nouvel exemple d'un élif wesla non écrit, l'élif de l'article. Le dalet de דו est douteux, la tête de la lettre serait en tout cas très petite; nous l'avons notée en pointillé sur le fac-similé de l'estampage. On pourrait lire lamed ou zain. Il ne faut pas songer à lire לו pour <sup>و</sup>الو pluriel de ذو, car ici nous avons un élif hamzé qui ne peut disparaître. D'autre part, lorsque ذو est employé pour الذى, ذو vaut pour le pluriel comme pour le singulier. Peut-être l'exclamation visant 'Amr, le père mort, dénote-t-elle une influence chrétienne.

Pour terminer ce commentaire, il nous reste à dire quelques mots de l'importance que présente cette inscription au point de vue de l'histoire de l'écriture arabe. Les deux plus anciens textes arabes connus jusqu'ici étaient la trilingue grecque-syriaque-arabe de Zebed<sup>2</sup>, datée de l'an 512 de notre ère, et la bilingue grecque-arabe de Harrân<sup>3</sup> (Ledjâ), de l'an 568 de notre ère.

Dès 1864 et 1865, M. de Vogüé montrait, dans la *Revue Archéologique*, l'évolution subie par l'écriture araméenne depuis les

1. Müller, *ibidem*, IV, p. 179; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil*, IV, p. 290, n. 2. Caussin de Perceval, *Essai*, II, p. 303 et s., identifie sans raisons suffisantes ce Kaisos avec Imrou'lqais le poète, fils de Hodjr.

2. Sachau, *Monatsber. d. Kön. Akad. der Wissensch. zu Berlin*, 1881, p. 169-190 et *ZDMG.*, t. 36 (1882), p. 345 et s. Cf. Prætorius, *ZDMG.*, t. 35, p. 530 et s.

3. Wetzstein, *Ausgewählte Inschr.*, n° 110; Waddington, n° 2464 avec traduction de Mac Gucklin de Slane; de Vogüé, *Syrie Centrale, Inscriptions sémit.*, p. 117 et s.; J. Halévy, *Mélanges d'épigr. et d'arch. sémit.*, p. 116-126. Cette inscription a été recopiée par P. Schroeder, *ZDMG.*, 1884, p. 530-31, par le Rév. Ewing, *PEF., Q. St.*, 1895, p. 145-6 et par nous en 1901. Nous

formes identiques au phénicien archaïque jusqu'aux écritures estranghelo et coufique<sup>1</sup>. Dans son ouvrage *Syrie Centrale, Inscriptions sémitiques*, le savant explorateur développait ses conclusions : l'écriture dite coufique, que l'on croyait postérieure à l'islamisme et inventée dans la ville de Coufa, apparaissait constituée dès 568 de notre ère — l'inscription de Zebed la fait remonter jusqu'en 512. Cette écriture coufique élaborée en Syrie était définie comme « le produit d'une déformation graduelle et cursive des formes nabatéennes, hâtée et consacrée par un système de ligatures dont nous voyons les premières applications dans les textes de Palmyre et du Haouran, qui était déjà presque complet quand furent tracées les dernières inscriptions du Sinaï, qui avait ses règles définitives quand la dédicace de l'église Saint-Jean fut gravée par Scharahîl, fils de Talemou, sur la pierre du monument de Harrân<sup>2</sup>. »

L'inscription d'En-Nemâra, conçue en arabe et écrite en nabatéen, un nabatéen cursif et voisin des dernières inscriptions sinaïtiques<sup>3</sup>, apporte à cette conception de l'origine du coufique la confirmation la plus probante. Nous n'avons à signaler que quelques points de détail.

Le sîn et le chîn sont rendus par le même signe. Déjà le palmyrénien offrait des cas de transposition du samek et du sîn.

Le *yâ* final arabe tracé en retour sous la ligne est apparenté étroitement au *yod* final du nabatéen tardif. A la ligne 3 vers le commencement, il paraît avoir été tracé au-dessus de la ligne.

reprendrons ce texte en publiant les résultats de notre mission ; mais nous voulons dès maintenant signaler qu'à la ligne 2, au lieu de : « Oh ! Seigneur Jean... reculez l'heure de ma mort ! » (de Slane), ou de : « à saint Jean qui fut mis à mort par de méchants Juifs » (Halévy), nous lisons simplement la date 463 notée d'après les signes usuels nabatéens. En corrigeant les épreuves de cet article nous avons constaté qu'Ewald, *Götting. Gel. Anzeigen*, 1869, p. 1494, était depuis longtemps arrivé à ce résultat d'après la copie de Waddington ; mais il semble l'avoir deviné plutôt que réellement lu, car il lit en sautant trois lettres ou signes.

1. De Vogüé, *Rev. Arch.*, 1865, I, p. 316 et s., article repris dans *Mélanges d'arch. orient.*, p. 141 et s.

2. De Vogüé, *Syrie Centrale, Inscr. sémit.*, p. 118.

3. Cf. aussi *C. I. S.*, II, 333.

Au Sinäi on a des exemples de yod final tracé en retrait sous la ligne.

Le fait graphique le plus curieux révélé par l'inscription d'En-Nemâra est l'origine nabatéenne du lâm-élif arabe. Ce signe se lit très nettement dans la partie arabe de la trilingue de Zebed au mot  $\text{אל}$ . Le texte d'En-Nemâra — ligne 2 au mot  $\text{אלאשדין}$  — montre que le lâm-élif est constitué par un lamed en ligature avec un alef nabatéen.

René DUSSAUD.

---